CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Le prêtre — Chant troisième : Le Vendredi saint

C’est l’heure où la nature, à son Sauveur unie,
Et qui sembla du Christ partager l’agonie,
Dans un saisissement d’horreur et de respect
Suspendit ses lois à l’aspect
De cette douleur infinie ;
Où, déchiré d’un coup, le rideau du saint lieu,
Que d’invisibles mains tirèrent,
Des combles au pavé s’ouvrit par le milieu,
Où du mont Golgotha les rocs, qui s’ébranlèrent,
Jusqu’en leurs fondements tremblèrent
Sous le dernier soupir d’un Dieu.

C’est l’heure où la lumière aux ténèbres fit place,
Où des formes sans nom traversèrent l’espace ;
C’est l’heure où le soleil, du crime épouvanté,
Se roula dans l’obscurité
Un voile sanglant sur la face ;
Où je ne sais quel froid glaça l’air et les vents
Quand les sépulcres se fendirent,
En laissant s’échapper de leurs débris mouvants
Le peuple enseveli qu’à ce monde ils rendirent,
Et dont les morts se confondirent
Avec le peuple des vivants.

Heure où se consomma le sacrifice immense !
Heure de dévoûment, de fureur, de clémence,
Où d'un autre chaos l'univers fut tiré,
Comme un vieillard régénéré
Dont la jeunesse recommence !
L'homme-Dieu, sans se plaindre, à la mort se livra,
Et, laissant sur la croix immonde
Le corps inanimé dont il se sépara,
Après le long travail de cette mort féconde,
D'où sortit le salut du monde,
Penchant la tête, il expira.

Ce triomphe et ce deuil, Rome, tu les célèbres
En cachant tes autels sous des crêpes funèbres.
Ta chapelle Sixtine est un tombeau sacré,
Et les chants du Miserere
S'y prolongent dans les ténèbres.
Ces prophètes divins, ces damnés en lambeaux,
Tout ce vain peuple de fantômes,
Qu'une main de géant peignit en traits si beaux,
Semblent, mêlant leurs cris aux cris mourants des psaumes,
Pour le roi de tous les royaumes
Entonner l'hymne des tombeaux.

Le pape est descendu sous la sainte coupole ;
Il y vient adorer la croix où Dieu s'immole,
Et dont la nuit qui tombe a, dans ses profondeurs,
Suspendu les mornes splendeurs,
Du salut douloureux symbole.
C'est là qu'après la mort, sur sa tombe incliné,
Chaque pontife est en prière ;
Du pontife vivant le néant couronné,
Comme un marbre de plus, prend place dans Saint-Pierre,
Et devant la croix de lumière
Reste immobile et prosterné.

Adrien, qui succombe à son saint ministère,
Juge en son tribunal les fautes de la terre.
Incliné vers la grille, il la rouvre ; ô terreur !
De ses sens, que trompe une erreur,
Est-ce le crime involontaire ?
Non, c'est elle, à genoux, qui vient lui demander
La paix qu'en vain lui-même appelle.
L'œil humide, à parler n'osant se hasarder,
Elle a le front couvert d'une pâleur mortelle,
Et son juge, aussi pâle qu'elle,
L'écoute sans la regarder.

De sa raison qui fuit reprendra-t-il l'usage ?
Une sueur glacée inonde son visage ;
Tremblant, il ne voit plus ; mais son cœur, il l'entend
Battre dans son sein haletant,
Comme pour s'ouvrir un passage.
Il flotte entre l'horreur, la joie et le courroux ;
Penché sur des cheveux d'ébène,
Enivré, malgré lui, par le poison si doux
D'une haleine de feu mêlée à son haleine,
Il recule, et murmure à peine :
« Ô ma fille, confessez-vous ! »

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« J'ai choisi l'heure où sans murmures
Le Christ a quitté ce séjour,
Pour que le sang de ses blessures
Se répandît sur les souillures
Que ma douleur expose au jour.
En vain je prie, en vain je pleure ;
Je veux fuir et cherche à toute heure
L'objet de mon fatal amour…

« Sur le siècle quand sa voix tonne,
A l'effroi qui glace mon sang
Se mêle un charme qui m'étonne ;
Et quand, plus tendre, il s'abandonne
Aux pieux transports qu'il ressent,
Ivre du plaisir de l'entendre,
Mon cœur vole pour se suspendre
A ses lèvres d'où Dieu descend.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Pour ma passion adultère
La suprême félicité
N'est pas, quand j'aurai fui la terre,
Dans sa beauté que rien n'altère
L'aspect de la divinité ;
C'est le sien, c'est son œil de flamme
Dans mes yeux répandant son âme
Pendant toute l'éternité.

« Mais entre nous s'ouvre un abîme :
En ce monde, son saint devoir,
Plus tard, les maux dus à mon crime
Le séparent de sa victime ;
Maux sans fin, et mon désespoir
N'est pas d'en souffrir la torture,
Sans fin, sans repos, sans mesure ;
Mais de la souffrir sans le voir.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Juge à quel excès je l'adore :
Sa robe un jour vint effleurer
Ce voile qui me couvre encore ;
Depuis, je sens qu'il me dévore,
Et je ne peux m'en séparer ;
Sous ce doux et cruel cilice
Je meurs, et c'est avec délice
Que je m'en laisse dévorer.

« De quel crime, ô ciel, suis-je avide ?
Et, dans ma honte, où me cacher ?
Quand je vois cette coupe vide
Du vin céleste encore humide,
Dont son souffle vient d'approcher,
Dût mon corps mortel se dissoudre
En tombant frappé par la foudre,
Mes lèvres la voudraient toucher.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« De ce cœur foule aux pieds la cendre,
Que brûle un exécrable feu ;
Mais suspends encor pour m'entendre
Le juste arrêt que tu vas rendre ;
Je n'ai pas tout dit, et mon vœu,
C'est que mon âme criminelle
Cède à ton souffle qui l'appelle
Et s'exhale avec cet aveu :

« Il a ta voix, celui que j'aime ;
Il a ta ferveur en priant ;
S'il sourit, sa grâce est la même ;
Dans les yeux de celui que j'aime
Brille ton regard foudroyant ;
En lui c'est toi que je redoute ;
C'est toi qu'en l'écoutant j'écoute,
Toi que je vois en le voyant.

« Frappe, mon père !
J'aime… prête à parler, Dieu m'arrête, et de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime, ô mon père… c'est toi ! »

Quel silence ! il ressemble au calme de l'orage,
Quand la foudre en éclats va sortir du nuage.
D'un muet tremblement l'homme de Dieu frémit ;
La pénitente qui gémit
Dans ses mains cache son visage.
Comme un condamné meurt sous le coup qui descend,
Avant d'être atteint par le glaive,
Elle meurt de l'arrêt que sa terreur pressent ;
Son châtiment enfin du ciel tombe, et l'achève :
Adrien pousse un cri, se lève,
Et s'enfuit en la maudissant.